

I

Un éléphant, ça sait nager ?

La première maison qu'un éléphant habite, c'est le ventre de sa mère. Mon premier foyer à moi, il s'appelle Tania, la princesse des Sables, de Numidie, à l'ouest d'El Kef. Le jour de ma naissance, dans la plaine du Tell, les hommes de notre campement ont capturé deux pachydermes, et avec eux, un éléphanteau. Ils le nommèrent Sira. Ma tribu natale avait l'habitude d'écouler ses prises à Carthage. Mais Sira, lui, ne fut pas vendu. Il fut donné à Bomilcar, mon père.

À vrai dire, c'était un drôle de cadeau. Parce qu'un petit, il faut le nourrir longtemps avant qu'il puisse servir à la guerre. Des tonnes et des tonnes de foin à trouver pour le petit mastodonte. Et puis l'eau, les soins et les jeux. C'est plus facile de capturer des adultes. Il suffit de les dresser et, dans l'année, les voilà gardiens de la cité de Carthage ! Pourquoi donc avoir accepté cette bouche vorace ?

La vérité, je la soupçonne. C'était un pacte entre ma mère et Bomilcar. Le dresseur s'occupe de l'éléphanteau. Et Tania, elle, allaite et cajole Aris, l'enfant de sa chair. Oui, Aris, c'est moi. Ma première maison, c'est Tania. Mon nom, c'est comme Sira, mais à l'envers. Mais je ne sais pas si je m'appelle Aris à cause de Sira ou si c'est Sira qui porte ce nom grâce à moi. Peu importe, ce qui compte, c'est que nos destins sont liés.

Le fait est que Bomilcar me confia à Tania. Et que Tania remit Sira à mon père. Deux petits à soigner et à éduquer pour en faire des dignes fils de l'Afrique, dans un curieux mélange de traditions numides et phéniciennes. Car ma mère est restée la fille de son peuple. Se fixer, c'est mourir. Bomilcar le savait. Tania était un bonheur qui ne s'enferme pas dans les murs d'une ville ou d'une maison.

Ma première demeure bougeait sans cesse. Sauf les trois dernières lunes. Un temps interminable. C'est ce qu'elle m'a raconté. Je ne n'en souviens évidemment pas. Mais j'en ai sans doute gardé le sentiment, diffus et confus, que l'existence est un mouvement perpétuel. Que demain, je serai ailleurs. Que demain sera différent. Que la vie commence et recommence, que jamais elle ne s'arrête. Se fixer, c'est mourir.

Plus tard, j'ai compris à quel point Bomilcar aimait Tania et Tania, Bomilcar. Mon père disait que sa princesse était fraîche comme l'eau, forte comme le désert, imprévisible

comme le vent. À chaque au revoir, il lui murmurait ces paroles à l'oreille. Tania était l'eau qu'il désirait, le vent qu'il n'a jamais tenté de capturer. Une vie de galops avec Aris, dans son dos. Nous avons vécu ensemble cette vie nomade, au milieu des chevaux, des chèvres et des dunes, sept années durant.

Mais laissons de côté ma petite histoire pour raconter les grands exploits auxquels je fus mêlé, bien malgré moi et mes tendres années. Mon père avait reçu l'ordre de préparer trente-sept éléphants. La veille du départ pour la guerre contre Rome, un malheur frappa les écuries de Carthagène : cinq cornacs périrent écrasés. L'injonction était sans appel. Il fallait trente-sept cornacs. Bomilcar fut obligé d'envoyer ses plus jeunes élèves. Et il ne put même pas épargner son propre fils. C'est ainsi que je partis avec la grande armée d'Hannibal. Je n'avais pas encore quatorze ans.

De cette incroyable histoire, le franchissement du Rhône est le premier exploit digne de ce nom. Transborder une armée. Soit ! Mais passer des éléphants ? C'était une autre paire de manches ! Au sud de Beaucaire, le lit du fleuve s'étend brusquement. Les eaux s'y étalent de telle façon que le tumulte du courant s'en trouve fortement mitigé. C'est à cet endroit, où la nature nous offrait le plus de chances d'en sortir vivants, que notre convoi s'était arrêté avant de s'élancer à l'assaut du rivage. C'est à cet endroit-là que mon récit commence.



Une multitude de barques, canots et autres chalands jonchent les sables de la berge. Toutes les embarcations disponibles ont été concentrées en ce bras précis d'où Hannibal compte lancer ses troupes. Il nous manque des milliers de chaloupes ! Alors, Hannibal achète une quantité prodigieuse de bois. Le campement se transforme en chantier naval. Jour et nuit, des artisans scient, élaguent, rabotent, équarrirent, ajustent des madriers sur un sol parsemé de sciure, de branches et de copeaux.

D'autres hommes assemblent des radeaux, jetés dans le Rhône à la manière d'un ponton et fixés à la berge par de puissants cordages. Ces préparatifs touchent à leur fin lorsque, soudain, s'élève sur la rive opposée, une clameur sourde. Des Volques, sortis des fourrés, frappent leur bouclier, lancent leurs bras au ciel, brandissent leurs épées menaçantes dans les airs, poussent des grognements barbares, solidement retranchés derrière le rempart dressé par le fleuve. Impossible d'affronter les flots et l'ennemi sans courir au massacre ! La voie est barrée, fermée, condamnée.



— Pars Hannon ! notre salut viendra des Ibères, confie Hannibal à son plus fidèle lieutenant, en cette nuit sans lune.

Hannon à la langue de feu tenait de sa mère, la sœur aînée d'Hannibal, l'intuition fulgurante, la précision du geste et la finesse des traits. De son père, il avait hérité l'art de captiver et d'entraîner les foules. Dans le déclin rouge, un contingent de mille cavaliers ibères, cantonné sur les flancs d'un large ruisseau, avait collecté provisions, outils et harnais. Des éclaireurs gaulois et numides, lancés à la ronde, garantissaient la liberté et le secret de la sortie. À la première veille de la nuit, une escouade passe les sentinelles, longe le ruisseau et s'enfonce dans une sombre forêt qui court vers le nord.

D'autres chevaux, conduits par la bride, quittent en colonne le campement pour disparaître dans l'épaisseur des bois. Sous le couvert de l'obscurité, mille cavaliers se confondent avec les ombres de la nuit. Leurs pieds trempent dans le ruisseau, à travers le chemin qui serpente dans le gouffre de verdure, de racines et de ronces. De son murmure cristallin, l'eau recouvre le clapotis incessant des pas. Elle déverse dans la forêt un flot de cavaliers silencieux.

« Quand sortirons-nous de cette maudite caverne ! » tempête intérieurement Hannon. Sur sa droite, une clarté diffuse se présente soudain : une clairière s'annonce et, plus loin, un champ fauché à perte de vue. Ils monteraient les pieds détrempés avant de galoper vers le nord,

bifurquer ensuite vers le Rhône pour le remonter encore sur une vingtaine de milles, au grand galop. Avant l'aube, ils atteindraient l'embranchement et prépareraient la traversée, tandis que les bagages et les six mille fantassins aux glaives courts convergeraient sans délai vers la position à conquérir.



Dans la pénombre du jour naissant, à la relève de la quatrième garde, Hannibal et Sosylos parcourent les postes des sentinelles ibères : rien n'avait alerté leurs sens, ni l'étrangeté d'un bruit, ni l'écho d'une voix barbare, ni la lueur d'une lanterne, pas même la silhouette furtive d'une bête sauvage. Le secret serait gardé ; Hannon à la langue de feu attaquerait l'ennemi à revers, dans la surprise la plus totale. Se concentrer sur la traversée ! Les hommes braveront le courant sur des barques, les mules et les chevaux à la nage, mais pas les éléphants ! Autant essayer de les faire voler avec leurs grandes oreilles ?! Par quels prodiges y parvenir !

— Renoncez, conseille Sosylos !

— Croyez-moi, précepteur. Nous vaincrons les eaux !

— Et celles du port Sauveur ? interroge le maître grec.

— Sosylos ! Que signifie le doute qui vibre dans cette voix ?

Le Grec rappelle à son ancien élève les splendeurs du royaume de Méroé, la multitude de ses hardes, de ses bijoux d'ivoire. Il lui apprend la science des aubergistes du port Sauveur, le récit des rescapés et la panique des passagers à la vue des éléphants : « Ces vaisseaux présentent un tirant d'eau invraisemblable à cause du poids de leur effrayante cargaison. Dans cette mer verte, remplie de bancs de sable, cette masse avance sous le caprice des vents. La nuit, voguant à pleines voiles, ces navires se fracassent sur des écueils ou s'échouent sur un bas-fond. Privés de gué, les matelots restent prisonniers sur leur île de bois. Les flots bâtissent autour de la quille des digues de sable.

Des gémissements s'élèvent alors dans la morne solitude. Lorsque les vivres s'amenuisent, les hommes se transforment en bêtes féroces : les plus forts empoignent les chétifs et les jettent à l'eau. Ceux-là périssent dans les souffrances de l'instant, tandis que les forts subissent les atroces et interminables tortures de la soif et de la faim. Le fantôme de ces épaves parsème les eaux vertes de cette mer assassine. Dans ce cimetière marin, les vivants fuient les tombeaux signalés par la désolation des mâts. »

— Ah ! Ah ! Ah ! éclate de rire Hannibal ! Par le trône de Baal ! Quel talent précepteur ! Le tirant d'eau, oui, le tirant d'eau !

— Mon général, je vous ai enseigné la victoire, trop peu la défaite !

— Les radeaux ! Sosylos ! Les radeaux ! À la citadelle blanche, vous m'avez conté la campagne de Metellus. Et la traversée des détroits de Messine. Sans navire. Comment le Romain lia de grandes jarres, solidaires et maintenues à distance, les recouvre de planches, les camoufle de terre et de broussailles. Sur ces radeaux de terre, Metellus attire vingt-trois éléphants et les transporte au loin ! Sur l'Ebre, j'en ai passé trente-sept ! Par le trône de Baal ! Sur le Rhône, trente-sept passeront !

— Méfie-toi ! tempère Sosylos. L'éléphant aime l'eau tranquille des lacs et des lagons, des mares et des étangs, le règne des joncs, des roseaux et des tiges entrelacées. Il déteste l'eau qui court, qui bondit sur les rochers, tourbillonne, se fracasse en cascades, se jette en lames sur les rivages, se ramasse en roulis, se déchaîne sous l'orage. Sur ces eaux-là, les éléphants deviennent imprévisibles, la peur les rend complètement fous !



À cinq milles du cantonnement des Volques, trois Ibères alimentent un brasier tandis que deux autres tendent une toile de jute qu'ils retirent et replacent au-dessus du feu, à trois reprises, laissant s'échapper une épaisse fumée de charbon. C'est le signal convenu. Les Celtibères ont réussi à traverser dans le secret ; ils se

tiennent à couvert sur un mamelon, prêts à fondre sur les Volques !

À l'aube du premier jour, les Ibères avaient atteint la bifurcation où le fleuve s'étale considérablement, sépare son cours à travers un chapelet d'îles. Les eaux larges et moins profondes y offrent des occasions de passage. Les Ibères avaient traversé un bras sur leurs boucliers. Les cavaliers et vélites d'Hannon à la langue de feu occupèrent en hâte un poste avantageux qui domine la plaine : un îlot calcaire, aux flancs abrupts.

Une garde réduite suffit à barrer l'accès à ce formidable refuge, pratiquement inviolable. La quiétude de ce sanctuaire fortifie le cœur et les pieds des Ibères qui, à la faveur de la nuit, redescendent sur les bords de la rive gauche, en s'éloignant vers le levant à mesure qu'ils s'approchent des Volques. Sur une éminence, Hannon à la langue de feu trouve le lieu idéal d'où il enverrait ses signaux, s'avancerait vers l'ennemi, et bouterait le feu à son camp.



— Les trois nuages noirs montent vers le ciel ! s'exclame Magon, le cadet aux yeux bleus !

— Embarquement ! crie Hannibal à ses officiers.

Une armada de barques s'élance, formée sur un front de deux cents chaloupes, profond de quarante lignes. Jeter le

plus grand nombre de cavaliers et de fantassins, le plus vite possible, sur l'autre rive. Y prendre pied, se regrouper et combattre immédiatement. Précision et vitesse d'exécution maximales. Effet de masse et de surprise. Détermination absolue. Tels sont les ordres d'Hannibal.

En amont, les plus fortes embarcations transportent la cavalerie et l'infanterie lourde, pour former barrage et rompre l'impétuosité du courant en faveur des chaloupes plus frêles et plus fragiles. Les chevaux suivent à la nage, à l'arrière de chaque barque où deux hommes tiennent chacun par la bride trois ou quatre montures. D'autres sont embarqués sellés et bridés, afin de servir dès l'abordage. Aux premiers passages, des milliers de Carthaginois occupent par surprise la rive gauche du Rhône.

Au spectacle de cet immense débarquement, les Volques accourent sans ordre sur le rivage avec des hurlements confus et des chants de guerre, agitant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes et brandissant leurs javelots. Stupéfaits, les défenseurs du Rhône voient s'avancer une quantité prodigieuse de chaloupes contre lesquelles le courant se brise avec fracas, sous la clameur des cris des matelots et des soldats.

— À l'attaque ! lance Hannon à la langue de feu, dans un tonnerre de galops.

Sur la rive, les Volques, glacés d'épouvante, entendent à l'arrière ce cri formidable, sourd, puissant... inattendu.

Ils courent en tous sens... Certains vers les eaux, affronter Carthage. D'autres vers leur camp, sauver leurs bagages. L'adversaire fantôme, surgi des forêts, massacre, harcèle, sème l'effroi... Les Volques obliquent, tombent, meurent, s'échappent, s'enfuient, hésitent, résistent, se replient, repartent au combat...

Tandis que les troupes d'Hannon à la langue de feu assaillent les Volques, Hannibal, organise ses formations sur la rive gauche. Des Numides, regroupés, suivis par des Baléares et des Libyens, sont envoyés poursuivre et disperser au loin les ennemis. Autour du camp, établi le long du fleuve, Magon aux yeux bleus supervise le creusement des tranchées et la levée des palissades. Le Rhône était vaincu ! Enfin, pas pour nous, les éléphants et les cornacs. Le plus dur restait encore à venir.